

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Rockefeller Foundation Funding and Medical Education in Toronto, Montreal and Halifax. By Marianne P. Fedunski. (Montreal / Kingston : McGill-Queen's University Press, 2005. xiv + 201 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 0-7735-2897-0 \$75)

par Jonathan Fournier

Scientia Canadensis: Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine / Scientia Canadensis : revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine, vol. 31, n°1-2, 2008, p. 205-208.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/019775ar>

DOI: 10.7202/019775ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Yet she takes 15 pages. Like most of the tales in this book it is told at too great a length. Berman gives a good account of a collection of essays written in the decade 1835-1845, and of two of his own other papers treat of floating kidneys, with the conclusion that they probably did not, neonatology, Simmond-Sheehan syndrome and the relation between SIDS and the prone position. Several psychiatrists write at length, often in psychiatrese, and at the worst in psychobabble ; one of the worst of these is not only a psychiatrist but a Ph.D., in the history of science from a distinguished university.

In the last paper Maulitz writes elegantly but with a tired perplexity of the changes that have come over medicine, and of how he retains at least some of his earlier attitudes; one must hope in one's twilight days that he is not alone.

I note with relief that these are medical papers, medical history; those who wish to read the thoughts of those without medical training on the history of medicine should go elsewhere. This is in no sense denigration of the work of historians, but doctors mainly prefer medical history. Most of the authors write competently, but many take up too much space; the best has six pages of text. The rest should be about the same length.

I enjoyed most of the book, and much of it is great fun. After all medical history, as opposed to the history of medicine, is largely about enjoyment. The book is well bound and put together, moderately well illustrated and for the most part adequately referenced. If I were a medical historian I would buy one, and if I were a practising doctor I would gain from reading it. For non-medical historians of medicine, it should be prescribed reading, with notes by a physician on the good and the bad.

IAN CARR

***Rockefeller Foundation Funding and Medical Education in Toronto, Montreal and Halifax.* By Marianne P. Fedunski.** (Montreal / Kingston : McGill-Queen's University Press, 2005. xiv + 201 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 0-7735-2897-0 \$75)

Les questions concernant le financement des universités et de leurs programmes de recherche ont fait surgir un grand nombre d'interrogations au cours des dernières années. On questionne les intentions véritables des bailleurs de fonds tant privés que publics et l'on cherche à mesurer précisément le degré d'autonomie des universitaires qui réclament, à grands cris, ces revenus. Ces débats, quoiqu'essentiels,

manquent souvent de perspective historique. Les questionnements quant à la liberté académique face aux sources de fonds n'appartiennent pas seulement à notre époque. L'ouvrage de Marianne P. Fedunski nous aide à prendre conscience du caractère historique de ces débats. Fedunski s'intéresse ici aux larges sommes distribuées par la Fondation Rockefeller dans quelques-unes des universités canadiennes.

Si l'histoire des sciences et des disciplines universitaires a permis d'en connaître davantage sur la constitution des départements et du corps professoral de ces institutions, force est d'admettre que l'on s'intéresse trop peu souvent au financement des activités académiques. En ce sens, le travail de Fedunski permet de mesurer davantage l'importance du financement dans l'orientation des programmes universitaires et des activités de recherche. L'idée défendue dans l'ouvrage est que le don de 5 millions de dollars annoncé par la Fondation en 1919 a considérablement transformé l'enseignement médical au Canada.

Le premier chapitre présente habilement le fonctionnement des facultés de médecine qui opéraient sur la base des frais déboursés par les étudiants. Tant que les cours sont donnés de façon magistrale, la médecine enseignée ne nécessite que très peu d'investissements. Les développements de cette discipline dans la seconde moitié du 19^{ème} accréditent de plus en plus l'idée qu'un apprentissage de qualité passe par l'expérimentation et nécessite des laboratoires et de l'équipement moderne. Ces facteurs économiques poussent les écoles privées enseignant la médecine à s'affilier avec les universités. Ce que l'auteure appelle la « scientization » de la médecine en milieu universitaire oppose différentes factions. Certains estiment que la médecine devrait être enseignée par des enseignants à temps plein qui se consacrent uniquement à leurs tâches académiques. Leurs rivaux accusent ces professeurs évoluant dans le « full-time system » de perdre contact avec la réalité médicale en s'éloignant des patients. Pour ce groupe, enseignement et pratique médicale sont indéniablement liés. Le fait que la Fondation Rockefeller ne cache nullement son support à un corps professoral travaillant à temps plein dans les institutions académiques contribue à favoriser cette option chez les institutions qui courtisent son financement.

Le chapitre suivant explique le processus derrière l'attribution de ces sommes. On y présente les personnages influents et de quelle façon ceux-ci entrent en relation entre eux. Les responsables de la Fondation Rockefeller souhaitaient récompenser l'effort de guerre canadien. Pour parvenir à une gestion efficace de la distribution des sommes, la fondation s'est entourée de conseillers afin de déterminer quelles institutions devraient bénéficier de ces subventions. La politique adoptée

concernant l'attribution de cette manne vise à favoriser les universités pionnières qui ont déjà opéré des transformations visant à moderniser leurs infrastructures plutôt que de redistribuer de façon globale à toutes les institutions où l'enseignement médical est présent.

Les trois chapitres suivants s'avèrent très descriptifs, ce qui rend parfois la lecture plus aride. On y fait à trois reprises l'historique des trois institutions ayant reçu la plus grande partie des versements. Il s'agit de l'Université de Toronto, université provinciale, qui bénéficie d'un support financier gouvernemental. L'Université McGill, quant à elle, jouit d'un large support privé, provenant en grande partie, de la communauté d'affaires montréalaise qui aurait à cœur le développement de la « Nation's University ». Enfin, l'Université Dalhousie qui, sans profiter des mêmes ressources que les universités mentionnées précédemment, possède la seule faculté de médecine de la région.

Parmi les effets les plus significatifs de cet octroi, notons que la transformation des facultés de médecine a pour effet de garder au Canada des étudiants qui normalement serait allés compléter leurs études aux États-Unis, sans nécessairement revenir dans leur pays d'origine. Aussi, subventionner les universités qui opèrent les transformations souhaitées par la Fondation Rockefeller accrédite l'idée que la voie de l'avenir est l'instauration d'un corps professoral stable, présent à temps plein à l'université.

Ce que l'on peut reprocher à l'ouvrage réside surtout dans la structure des trois derniers chapitres. On y reprend à trois reprises pour les trois institutions, les événements précédant la remise des fonds, les débats présents à l'université ainsi que les répercussions liées à ce financement. Cette structure alourdit le texte, dans la mesure où ces thèmes avaient pour la plupart déjà été traités dans les chapitres précédents. On y retrouve alors des dizaines et des dizaines de noms différents, impliqués soit dans la fondation Rockefeller, parfois dans l'appareil gouvernemental canadien, ou dans le milieu médical ou encore dans les structures administratives universitaires. On y perd souvent le fil.

Aussi, sans nécessairement faire un cours détaillé de philosophie des sciences, il aurait été souhaitable d'expliquer ici ce que l'on entend exactement par « scientization », « modernity » ainsi que quelques autres concepts qui semblent être tenus pour acquis. Nous aurions également apprécié que Fedunkiw inscrive ce travail dans une perspective historiographique plus solide. La production historiographique sur l'influence des organismes subventionnaires est abondante, et faire davantage référence à ces travaux aurait sans doute permis d'avoir une vision plus globale de cette question.

En somme, l'ouvrage présente un angle d'approche fort instructif qui nous permet de mieux saisir l'importance du financement dans l'orientation des structures universitaires au début du siècle. Nous avons droit ici à une description très détaillée (parfois même trop détaillée) de tous les événements liés de près à l'octroi de ces sommes. L'auteure est très près de ses sources, ce qui à mon avis nous fait parfois perdre de vue les questions plus globales liées au financement des institutions universitaires, mais qui a tout de même l'avantage de nous faire découvrir tous les mécanismes et engrenages derrière le financement privé des universités.

JONATHAN FOURNIER
Université de Sherbrooke

An Element of Hope: Radium and the Response to Cancer in Canada 1900-1940. By Charles Hayter. (Montreal / Kingston : McGill-Queen's University Press, 2005. 288 p., ill., notes, bibl., index. ISBN 978-0-7735-2869-7 hc. \$80).

Ostensibly, *An Element of Hope* traces the discovery of radium by the Curies in the 1800s and its uses in Canada in the first half of the twentieth century. However, this simple description hides the true value and interest of this book: the tensions between the various players in the delivery of cancer programs – federal and provincial governments, private and public medicine, the scientific and empirical approach to treatment, and centralized versus distributed care. These tensions are illustrated by well-researched examples from all parts of the country.

In the first few chapters we learn of the first uses of radium and its daughter radioactive gas radon. The distribution of radon sealed in thin gold tubes provided many benefits such as smaller tubes which were easier to insert into tumours, and provided a much safer form of treatment as the radioactivity of radon decreases to half in four days unlike the 1600 year half life of radium. While seeming an ideal solution to provision of treatment, tensions formed between the 'owners' of the radium, often in a centralized facility, and the private physicians who used the radon. These tensions are illustrated by the introduction and purchase of radium for the Institut de Radium in Montreal and the Victoria General Hospital in Halifax.

The first uses of radium were often empirical, unlike the scientific approaches that had so benefited laboratory medicine in the years shortly before the discovery of radium. Despite the often arbitrary uses of this new technique, establishment of such a therapy program was thought to